ARTICLE 5

Soulever une pierre

Grégoire Falque · 8 septembre 2026

Une pierre, par terre, ne pèse rien pour personne. Elle est là, c'est tout. On passe à côté, on ne la voit pas, ou on la voit sans la regarder. Sa masse existe, quelque part, dans les lois de la physique. Mais son poids, lui, n'existe pour personne. Il dort.

Le jour où quelqu'un la soulève, quelque chose change. Pas la pierre : elle est faite de la même matière qu'hier. Ce qui change, c'est qu'il y a eu, une fois, un corps qui s'est penché, un effort qui s'est exercé, une résistance qui a été traversée. Le poids n'était pas dans la pierre. Il est né de la rencontre.

C'est une idée simple, presque enfantine. Et c'est très exactement ce qui a disparu de nos vies.

I. Le monde où l'on ne soulève plus rien

Nous vivons dans un monde qui a supprimé l'effort du soulèvement. Un clic remplace un geste. Une notification remplace une décision. Une information traverse et disparaît, sans que rien ne vienne l'arrêter, la faire tenir, l'obliger à peser. Tout glisse. Tout s'efface. Les pierres sont toujours là, avec leur masse intacte, mais plus personne ne les soulève, et leur poids ne se révèle jamais.

Ce n'est pas une plainte contre le progrès. C'est un constat, presque neutre : nous avons gagné en fluidité tout ce que nous avons perdu en poids.

Un message lu s'efface sous le suivant. Une pétition se signe d'un clic et ne coûte rien à personne. Une indignation fait le tour du monde en une heure, puis plus rien. Tout cela fonctionne, et rien de tout cela ne pèse. Rien de tout cela n'a eu lieu, au sens le plus strict du mot.

II. Ce que veut dire « avoir lieu »

Il y a une différence, ténue mais réelle, entre une *information* et un *fait*. Une information peut être exacte et n'avoir jamais eu lieu : elle circule, on la relaie, on l'oublie, et demain une autre la remplace.

Un acte, lui, ne se reprend pas. Une fois qu'un pavé a été jeté dans une mare, il a été jeté. Personne, pas même celui qui l'a jeté, ne peut revenir dessus. Ce n'est plus une information qu'une autre viendra remplacer. C'est un fait, daté, situé, qui existe désormais indépendamment de la mémoire de quiconque.

C'est cette différence, minuscule et absolue à la fois, que le Bureau des Protocoles s'est donné pour tâche de produire.

III. Ce qui reste

Pour qu'elle soit produite, il faut deux soulèvements. Celui du mandant d'abord : décider qu'il y a lieu, et donner mandat. Celui de l'administrateur ensuite : exécuter l'acte jusqu'au bout. Ni l'un ni l'autre, seul, ne soulève la pierre.

Il arrive qu'un troisième la soulève, sans l'avoir demandé. Une administration, un inspecteur, un algorithme. Il ne mandate rien : il vérifie, il taxe, il classe. En 2016, deux inspecteurs de la répression des fraudes sont venus demander ce qui prouvait qu'un pavé était réellement jeté dans la mare. Ils ne cherchaient pas à soulever la pierre. Ils l'ont soulevée quand même : leur question lui a donné du poids. C'est le soulèvement le plus étrange, parce que celui qui le fait ne sait pas qu'il le fait.

À l'issue de l'acte, un cube de plomb est coulé : 1,3 kilogramme, au nom du mandant, le temps de l'acte frappé dans le métal. Il lui est remis en dépôt. Ce n'est pas un trophée. Ce n'est pas la représentation de ce qui a été ressenti. C'est la masse qui reste, très concrètement, une fois que l'acte a eu lieu : la preuve qu'un jour, quelqu'un a soulevé une pierre que plus personne ne soulevait.

On pourrait croire que le Bureau des Protocoles vend des objets. Il n'en vend aucun. Il exécute des actes, et l'objet est ce qui en reste. Ce qu'il produit, c'est un avant et un après. Avant : quelque chose qui traverse, sans forme, sans trace, aussi réel que fragile. Après : un fait, installé dans le monde, que plus rien ne pourra effacer.

Entre les deux, il ne s'est rien passé d'autre qu'un geste. Mais c'est précisément ce que nous avons cessé de nous offrir.

Bureau des Protocoles · 11, rue Campagne-Première, Paris 14e · Siège social : Paslaz · gregoire.falque@gmail.com · gregoirefalque.com